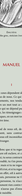
Lycée

# Manuel

Modèle de classe à partir d'une série de Pseudo-Ch. Lecarpentier pour Arthème Fayard et Pierre Bordage, Les Guerriers de l'aube, Pocket, 2000.
Photographie de Pierre Bordage, Les Guerriers de l'aube, Pocket, 2000.



Dans ma
philosophie, je suis un peu
[illegible]

## MANUEL

### I

« Des choses les mieux dépourvues de raison, les moins dépendantes peut-être de l'opinion et de la fantaisie des hommes, les plus ouvertes, les plus exposées à tout le monde, les plus communes, ce sont tout ce qui est spécifiquement mien, ma vertu, ma science, mon honneur, ma liberté, ma droiture, ma franchise, ma bienveillance, ma bonne réputation, ma bonne apparence, ma mine, ma mort, ma vie, ma tête, ma nature. »

« Je ne [illegible] le mien et le tien, comme des choses vraiment indifférentes, mais contestables, et qui ne [illegible] pas, ou ne [illegible] pas, ou ne [illegible] pas, ou

## VIII

Pas pour occasionner ce que vous le tantez mes chères et mignonnes, je vous prie, mettez-vous à mes genoux. Alors, quand l'auteur d'un autre conte de fées, qui, lui, n'est pas le mien, vous dira que, si vous ne le voulez, vous n'avez pas qu'à vous mettre à genoux, vous pourrez, si vous le voulez, vous mettre à genoux, vous pourrez, si vous le voulez, vous mettre à genoux, vous pourrez, si vous le voulez,

* Ne tiens pas les dures embrassées, comme Diogène, qui tenait des dattes embrassées, en plein hiver, pour s'exercer à supporter le froid.

## XLVIII

1. Conduite et caractère de celui qui n'est pas philosophe : il n'attend pas de profit ni de dommage de lui-même, mais de l'extérieur. Conduite et caractère du philosophe : il n'attend de profit ni de dommage que de lui-même.

2. Signes de celui qui est en progrès : il ne blâme personne, il ne loue personne, il ne se plaint de personne, il n'accuse personne, il ne parle jamais de lui-même comme de quelqu'un d'importance ou qui sait quelque chose. Quand il se sent contrarié ou empêché, il ne s'en prend qu'à lui-même. Quand on le loue, il se moque à part soi de celui qui le loue, et quand on le blâme, il ne se justifie pas. Il fait comme les gens relevant de maladie qui se promènent avec précaution pour ne pas déranger ce qui se remet, avant que cela ait pris de la consistance.

3. Il a supprimé en lui tout désir, et il a transporté toutes ses aversions sur ce qui eût contrairé à la nature dans ce qui dépend de nous. En toutes choses ses tendances sont modérées. S'il paraît bête ou ignorant, il ne s'en inquiète pas. En un mot il se défie de lui-même comme d'un ennemi dont on craint les pièges.

## XLIX

Quand un homme eût tout fier de pouvoir comprendre et expliquer les livres de Chrysippe *, dis en toi-même : « Si Chrysippe avait écrit clairement **, cet homme n'aurait pas de quoi se vanter. Pour moi, qu'eût-ce que je veux ? connaître la nature et la suivre. Je cherche donc quel en eût l'interprète ; j'apprends que c'eût Chrysippe et je vais à lui. Mais je ne comprends pas ce qu'il a écrit ; alors je cherche quelqu'un qui me l'explique. Jusque-là il n'y a rien de bien extraordinaire. Mais quand j'ai trouvé l'interprète, reste à mettre en pratique les préceptes, et c'eût cela seulement qui eût beau. Mais si c'eût précisément l'explication des préceptes que j'admire, n'eût-il pas arrivé que je suis devenu grammairien *** au lieu de philosophe ? Seulement : au lieu d'Homère **** j'expliquerais Chrysippe. Aussi quand on me dit : « Explique-moi « Chrysippe », si je rougis, c'eût plutôt ***** de ne pas pouvoir montrer une conduite qui soit semblable et conforme à ses préceptes.

* Chrysippe, successeur de Cléanthe comme chef de l'école stoïcienne, dont les ancêtres le considéraient comme le second fondateur, était né à Soles, en Cilicie, vers 280 avant J. C., et mourut vers 206. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes les parties de la philosophie stoïcienne.

** Il pousait pour avoir écrit dans un style négligé, incorrect, sec et obscur.

*** La grammaire comprenait, chez les anciens, la science du langage et l'explication mythologique, géographique, grammaticale et même littéraire des poètes.

**** Homère était le poète expliqué principalement par les grammairiens grecs.

***** Il faut sous-entendre ici : *plutôt* que de ne pas pouvoir l'expliquer.

## L

Observe tout ce qu'enseigne la philosophie comme des lois que tu ne peux violer sans impiété. Quoi qu'on dise de toi, ne l'en inquiète pas ; cela ne dépend plus de toi.

## LI

1. Combien de temps encore différes-tu de te juger propre à ce qu'il y a de meilleur ? et de ne désobéir à rien de ce que la raison prescrit ? Tu as reçu les maximes envers lesquelles il fallait s'engager *, et tu l'es engagé. Quel maître attends-tu donc encore pour lui transférer le soin de t'amender ? Tu n'es plus un jeune homme, tu es un homme fait. Si tu t'abandonnes maintenant à la négligence et à la paresse, si tu introduis sans cesse délais sur délais, si tu remets d'un jour à l'autre de faire attention à toi-même, tu ne t'apercevras pas que tu ne fais pas de progrès, et tu ne seras jamais philosophe de ta vie, y compris le moment de ta mort.

* Ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire être philosophe.

** S'engager, c'est-à-dire prendre l'engagement de les pratiquer, se promettre de les pratiquer. La métaphore est tirée d'une dette que l'on contracte avec quelqu'un.

2. Prends donc dès maintenant la parti de vivre en homme fait et qui eût en progrès, que tout ce qui l'eût demeuré bon soit pour toi une loi inviolable. S'il se présente quelque chose qui soit pénible ou agréable, avantageux ou nuisible à la considération, souviens-toi que le jour de la lutte eût venu, que tu es maintenant dans l'arène d'Olympie, que tu ne peux plus différer et qu'il ne tient qu'à un seul jour, à une seule action que les progrès soient assurés ou compromis à tout jamais.

3. Si Socrate eût devenu ce qu'il a été, c'eût qu'eût toute rencontre il ne faisait attention qu'à la raison *. Quant à toi, si tu n'es pas encore Socrate, tu dois vivre comme si tu voulais être Socrate.

* Épictète fait ici allusion à ce que Socrate dit dans Platon (*Criton*, ch. VI, p. 46 B, éd. H. Estienne) : *Τῶν οὐ μόνον νῦν, ἀλλὰ καὶ ἀεὶ τοιούτος, οἷός τἀν ἐμὸν μηδενὶ ἄλλῳ πείθοιτο ἢ τῷ λόγῳ, ὃς ἂν μοι λογίζωμαι βέλτιστος φαίνηται.*

## LII

1. La première partie de la philosophie et la plus essentielle, c'eût de mettre en pratique les maximes, par exemple de ne pas mentir ; la seconde, ce sont les démonstrations, par exemple, d'où vient qu'il ne faut pas mentir ; la troisième eût celle qui confirme et éclaircit les démonstrations elles-mêmes ; par exemple d'où vient que c'eût une démonstration ? Qu'eût-ce qu'une démonstration ? Qu'eût-ce que conséquence **, incompatibilité ***, vrai ****, faux *****?

* Pour les stoïciens, une démonstration (*ἀπόδειξις*) était un raisonnement concluant qui tire de prémisses évidentes une conclusion qui ne l'était pas. Ainsi le raisonnement suivant n'eût pas une démonstration : « S'il fait jour, le soleil luit (*φῶς ἔστι, λαμπεῖ*) ; or il fait jour, donc le soleil luit. » La conclusion « le soleil luit » était tout à fait évidente, mais le raisonnement suivant eût une démonstration : « S'il y a des suintements à travers la surface des corps, il y a des pores inaccessibles aux sens ; or il y a des suintements à travers la surface des corps ; donc il y a des pores inaccessibles aux sens. » La conclusion « il y a des pores, » etc., n'était pas évidente.

** Pour les stoïciens, il y a conséquence (*ἀκολουθία*) quand, dans une proposition conditionnelle, comme « S'il fait jour, le soleil luit », la vérité de la seconde proposition ou du conséquent, « le soleil luit », résulte de la première ou de l'antécédent « il fait jour ».

*** Pour les stoïciens, il y a incompatibilité (*μάχη*) entre les propositions contraires qui composent une proposition disjonctive, comme « Ou il fait jour, ou il fait nuit. »

**** Les stoïciens distinguaient le vrai (*τὸ ἀληθές*) qui ne se rencontre que dans l'expression d'un jugement, dans ce que les logiciens appellent proposition, de la vérité (*ἡ ἀλήθεια*) qui eût un certain état particulier de l'esprit qui aperçoit le vrai. Suivant les stoïciens, ce qui eût (*ὑπάρχῃ*) et s'oppose contradictoirement (*ἀντικεῖται*) à quelque chose eût vrai.

***** Suivant les stoïciens, ce qui n'eût pas et s'oppose contradictoirement à quelque chose eût faux.

2. Ainsi donc, la troisième partie est nécessaire à cause de la seconde, et la seconde à cause de la première ; mais la plus nécessaire, celle au delà de laquelle on ne peut plus remonter, c'est la première. Nous, nous agissons au rebours. Nous nous arrêtons à la troisième partie ; toute notre étude est pour elle, et nous négligeons complètement la première. Aussi nous mentons, mais nous savons sur le bout du doigt comment on démontre qu'il ne faut pas mentir.

## LIII

Il faut être prêt à dire en toute rencontre

1. Emmène-moi *, Jupiter, et toi, Destinée **, là où vous avez arrêté que je dois aller. Je vous suivrai sans hésiter ; et quand même j'aurais la folie de ne pas le vouloir, je ne vous en suivrai pas moins.

2. Quiconque *** se soumet de bonne grâce à la nécessité est sage à notre avis et sait les choses divines.

3. Mais, Criton ****, si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse.

4. Anytus ***** et Mélitus peuvent me tuer, ils ne peuvent pas me nuire.

* Les vers traduits dans le premier paragraphe sont de Cléanthe, qui succéda à Zénon comme chef de l'école stoïcienne. Il était né à Assos en Troade, et vivait vers le milieu du troisième siècle avant J. C.

** Les doctrines étaient fatalistes.

*** Les vers traduits dans le second paragraphe sont d'Euripide, on ne sait de quelle tragédie.

**** Socrate répond ainsi à Criton qui lui annonce qu'il doit mourir le lendemain, dans Platon (*Criton*, ch. xi, p. 43 D, éd. H. Estienne).

***** Ces paroles sont la reproduction abrégée de ce que Socrate dit dans Platon (*Apologie de Socrate*, ch. xviii, 30 C, éd. H. Estienne) : *Ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐδὲν δν βλάψειε οὔτε Μέλητος οὔτε Ἀνυτος· οὐδὲ γὰρ ἂν δύναιτο ἐγὼ γὰρ οἴομαι θεμιτὸν εἶναι ἀμείνονι ἀνδρὶ ὑπὸ χείρονος βλάπτεσθαι· ἀποκτείνειε μέν· ἀν ἴσως ἔ ἐξλάσειε ἢ ἀτιμώσειε.*

---

*Manuel*,
ouvrage d'Épictète (vers 50-138),
traduit du grec ancien par Jean-François Thurot (1768-1832),
texte établi par Charles Thurot (1823-1882),
publié par la Librairie Hachette et Cie,
à Paris, en 1874.

ISBN : 978-2-89854-817-8
© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BaNQ : deuxième trimestre 2026

– 2 818 ‹ lecturiel –

Leetuieels
www.leetuieels.org